PP-400-411
P-ISSN: 2716-8093 E-ISSN: 2716-8212

Amours et aventures de Sindbad le marin, de Salim Bachi, un roman postmoderne ?

Amours et aventures de Sindbad le marin, by Salim Bachi, a postmodern novel ?

Rim MOULOUDJ
Université Abou el Kacem Saâd Allah, Alger 2/ ALGÉRIE
mouloudj_rim@yahoo.fr

Reçu: 30/04/2024, **Accepté:** 24/03/2025, **Publié:** 04/06/2025

Résumé :
Le présent article analyse la dimension postmoderne du roman *Amours et aventures de sindbad le marin* de Salim Bachi. Il s'agit de démontrer comment se manifeste une pensée critique à l'égard de la modernité, notamment occidentale, qui autorise, à travers une esthétique de l'hybridité, un regard lucide sur les travers de notre époque en interrogeant notamment l'impact des médias et d'internet sur les perceptions identitaires et culturelles.
Mots-clés :
Hybridité-postmodernisme-médias- internet-harrag.

Abstract : This article analyzes the postmodern dimension of the novel *Amours et aventures de Sindbad le marin* by Salim Bachi. The aim is to demonstrate how a critical thinking is manifested with regard to modernity, particularly Western ones, which allows, through an aesthetic of hybridity, a lucid look at the shortcomings of our time by questioning in particular the impact of media and internet on identity and cultural perceptions.
Keywords :
Hybridity-postmodernism-media-internet-harrag.

* Auteur correspondant : **Rim MOULOUDJ**
Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Introduction

Salim Bachi est un des écrivains algériens les plus remarquables de ces dernières années. Auteur de plus d'une dizaine de romans il a été primé à de multiples reprises. Son écriture se caractérise par son érudition et par sa capacité à repenser le monde à travers le prisme du mythe et de l'imaginaire, filtres privilégiés d'un auteur forgé par ses lectures de *l'Iliade et l'Odyssée* et des *Mille et une nuits*.

Son roman *Amours et aventures de Sindbad le marin,* publié en 2010 s'inscrit dans la même voie scripturale initiée par ses premiers récits. Il s'agit en effet d'une œuvre dense, riche et

foisonnante tant par l'imaginaire qui la sous-tend que par les multiples références culturelles et littéraires qui la jalonnent. Le récit retrace le parcours d'un jeune homme passionné, curieux et épris d'aventures prénommé Sindbad. Comme le titre le suggère, l'œuvre reprend et réactualise un des plus célèbres contes des *Mille et une nuits.* Le lecteur y découvre donc un double moderne de l'illustre voyageur, mais le récit, nourri de références, retravaille d'autres textes d'envergure et convoque d'autres grands voyageurs de la littérature, à l'instar d'Ulysse, pour ne citer que lui. Le voyage sera donc le point de départ d'une narration ancrée dans son époque qui autorisera, à travers les multiples déplacements du protagoniste, un regard lucide et parfois acerbe sur notre temps.

La propension notable de l'œuvre à dénoncer les travers de la modernité nous pousse à tenter de relire le récit de Bachi à l'aune de l'esthétique du postmodernisme. Pour rappel, le postmodernisme est un mouvement artistique ayant une esthétique propre qui suggère « *à travers le préfixe post-, la prolongation et, en même temps, une certaine distanciation de certains aspects de l'esthétique moderniste* » (Balutet, 2016) .

Cela étant dit, le postmodernisme est un mouvement vaste et mouvant qui peut sembler difficile à cerner car, pour reprendre Marc Gontard, « *il n'y a pas* un *mais* des *postmodernismes* » (Gontard, 2005) il est néanmoins possible de relever quelques dispositions formelles et thématiques récurrentes. Selon Nicolas Balutet, ces tendances générales peuvent se regrouper en deux grands axes reprenant les problèmes soulevés dans *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir,* célèbre essai de Jean-François Lyotard publié en 1979, les deux axes en question sont : la mort du sujet et la fin des métarécits.

Ces deux champs essentiels abordés dans l'essai renvoient à des problématiques particulières. L'auteur y réfléchit notamment sur les diverses répercussions du développement des sciences modernes sur le monde. En partant de là, il définit la postmodernité comme « *l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIXème siècle* » (Lyotard, 1979, p. 7).

Selon lui, cette transition aurait commencé dès la fin des années 50 quand les valeurs modernistes amorcent une forme de régression. Par ailleurs, le philosophe considère que la pensée moderne issue des Lumières, repose grandement sur des « métarécits » qui tendent à fournir une explication totalisante de l'histoire humaine, de son expérience et de son savoir. Ces métarécits reprennent globalement les idées de croyance dans le progrès, les valeurs émancipatrices du travail, l'enrichissement de l'humanité tout entière par les avancés de la « technoscience capitaliste ». En somme, le critique ne se limite pas à constater l'impact sur l'humanité du développement de la raison et de tout le progrès technique et scientifique qui en résulte, il relève également que tout au long de ce processus, des récits ont été forgés pour mettre en mot ces transformations en les consolidant par la même occasion. Les métarécits accompagnants cette évolution ont en effet contribué à la perception globale d'une raison triomphante guidant l'humanité vers un sort en constante amélioration.

Or, comme le suggère l'essayiste, les fondements de cette pensée moderne qui valorisent l'idée du progrès humain en le mettant en scène comme un parcours évolutif, positif et intrinsèquement salvateur sont définitivement remis en cause par les grands bouleversements de l'histoire et de la pensée au vingtième siècle. En d'autres termes, les soubresauts tragiques, violents et troublants qui ont marqué le début de ce siècle mouvementé ne permettaient plus de croire de façon inconditionnelle à l'idée d'un progrès constant et quasi inévitable de l'homme sous l'empire d'une raison toute puissante, les Guerres Mondiales, les camps de concentration, la course à l'armement nucléaire ou encore la Guerre Froide, sont autant d'événements majeurs qui déconstruisent de façon radicale tout métarécit moderne. En somme, l'histoire moderne ne peut plus être appréhendée comme elle pouvait l'être auparavant, le récit du progrès humain est irrémédiablement remis en question.

Cette remise en cause de l'importance de la raison et de l'idée même de progrès inhérente à l'ère postmoderne va elle-même conduire à la crise du sujet. Crise qui sera exacerbée progressivement par le développement des médias et des technologies de la communication comme le souligne le philosophe italien Gianni Vattimo (1987) qui évoque ce qu'il appelle l'apparition du sujet faible dont nous reparlerons plus loin.
C'est cet état d'esprit et ces remises en questions propres à la postmodernité qui vont influencer et modeler l'esthétique du postmodernisme dont nous considérons que l'œuvre à l'étude serait exemplaire.

Aussi, notre principal axe de réflexion sera l'étude des manifestations concrètes de cette esthétique dans notre corpus. Aborder la dimension postmoderne du roman de Salim Bachi nous semble être une piste très pertinente à explorer dans la mesure où, à notre connaissance, peu de travaux se sont intéressés à cet aspect de son écriture qui a souvent été lue dans son rapport intertextuel à différentes œuvres fondatrices de la littérature, or il nous semble précisément que la tendance à la réappropriation et à la réécriture des mythes chez Bachi s'intègre dans une véritable esthétique du questionnement de la modernité.

Nous tenterons alors de démontrer dans notre étude comment se manifestent les deux aspects principaux du postmodernisme dans le roman de Salim Bachi en évoquant, dans un premier temps, en quoi le récit se fait porteur d'une certaine vision critique de la société occidentale contemporaine à travers la perception décentrée du protagoniste principal. En effet, durant son périple, ce dernier va déconstruire assez systématiquement l'image de l'Occident lieu de progrès et de modernité absolus.

Dans un second temps, nous aborderons la manière dont l'homme moderne se laisse envahir, voire, dominer par les travers de la modernité et du développement accéléré des technologies de la communication et comment le roman transmet un regard sur cette autre manifestation délétère de la modernité.
Nous convoquerons donc, pour les besoins de notre analyse, le concept d'hybridité qui est particulièrement adapté pour éclairer certains aspects de l'esthétique du postmodernisme dont l'une des principales caractéristiques est la déconstruction des discours dominants qui passe par

une diversification des formes, genres et discours ainsi qu'une nouvelle manière d'appréhender les catégories du récit : temps, espace et personnages.

Nicolas Balutet synthétise ainsi les trois différentes formes d'hybridités perceptibles dans les écrits postmodernistes :

> « La plus évidente, […] l'hybridité générique, consiste en l'éclatement des genres […] l'hybridité dialogique, c'est-à-dire la transformation dans un texte particulier de différents éléments culturels, littéraires et linguistiques pris dans d'autres textes (intertextualité, citation, allusion littéraire, plagiat, récupération d'un mythe, etc.). [...] Le troisième niveau d'hybridité correspond aux notions de base […]. Le temps apparaît hybride à travers la coexistence et la fusion de plusieurs sphères temporelles […], l'espace se caractérise par une superposition de lieux antonymiques ou simplement distincts [...] Les personnages apparaissent alors comme des êtres contradictoires, paradoxaux, instables [...] On trouve également les figures d'exilés qui explorent la distance avec leur communauté d'origine à laquelle ils n'appartiennent pas complètement ». (Balutet, 2016)

Nous verrons dans ce qui suit, que le roman de Bachi concentre en son sein les trois formes d'hybridité citées ci-dessus.

1. Ecriture hybride et vision du monde

En effet, le roman manifeste dès son titre la présence d'un personnage issu du célèbre recueil des *Milles et une nuit*, cela suggère d'emblée l'hybridité générique qui y sera effectivement très prégnante puisque l'œuvre reprend notamment des fragments de contes, de mythes ou de textes sacrés à maintes reprises. L'œuvre se fait alors le réceptacle de plusieurs genres qui se croisent et se mêlent pour former un ensemble où les frontières génériques s'abolissent au profit d'un récit riche et polysémique à l'hybridité revendiquée.

Il en va de même pour l'hybridité dialogique omniprésente à travers les multiples allusions littéraires émaillant le récit et les traces plus ou moins perceptibles d'intertextualité, autant de formes d'hybridité dialogiques assumées et confirmées par les remerciements de l'auteur figurant à la fin de l'œuvre et faisant mention des références complètes des œuvres dont des fragments se retrouvent au sein du roman :

> Ce livre comporte bien un conte véritable de Sindbad le Marin, ou Sindbad de la Mer, traduit par Jamel Eddine Bencheikh […]. Il est aussi souvent question de Léonardo Sciascia et de ses Heures d'Espagne, ouvrage traduit par Maurice Darmon aux éditions Fayard. Merci à Rainer Maria Rilke et à ses Carnets de Malte Laurids Brigge, traduits par Claude David et disponible en Folio. (Bachi, 2010).

Cependant, les sources qui nourrissent l'œuvre sont encore plus nombreuses que celles citées ici par l'auteur, ainsi, nous retrouvons également, comme dans beaucoup d'œuvres de Salim Bachi, de nombreuses citations ou références à la mythologie grecque par exemple, l'auteur reprend même des passages du Coran ou de la Bible en évoquant notamment les Sept dormants d'Ephèse pour mettre en scène dans son récit le Septième dormant, personnage profond, étrange et inquiétant, accompagné de son chien qui se fera l'auditeur privilégié du récit de la vie de Sindbad. Ce dernier se transforme ainsi pour l'occasion en une sorte de Shérazade qui canalise la menace que semble incarner le Dormant grâce aux pouvoirs lénifiants du récit et de la parole.

Ces manifestations évidentes d'hybridité sont naturellement renforcées par une configuration spatio-temporelle hybride et par des personnages singuliers aux identités complexes et parfois marginales. Ainsi, le personnage principal, Sindbad, incarnera la figure ambiguë de l'exilé qui n'appartient pas vraiment à son pays natal ni aux contrées d'adoptions dont il foulera le sol, observateur distant de par son statut, son nom lui-même ne semble être qu'un sobriquet incertain. Quant à celui qui sera son compagnon et auditeur au fil du récit, le Dormant, il représente un personnage aux contours encore plus incertains, sans origine ni nom, il se fera appeler Personne dès son arrivée dans la ville de Sindbad, et s'il ne se rappelle pas comment il s'est retrouvé en ces lieux, il semble néanmoins porter en lui la mémoire sombre et meurtrie de l'humanité entière.

Ces personnages vont évoluer dans une ville moderne, tentaculaire et sinistre dénommée Carthago « *Jadis la cité s'était appelée Alger* ». (Bachi, 2010, p. 7) Sans doute cette nouvelle appellation se veut-elle un rappel du passé carthaginois de la région qui s'intégrait dans l'espace d'influence de la civilisation punique mais elle suggère aussi le destin funeste qui semble guetter à nouveau la cité comme le confirme l'auteur lui-même qui évoque dans un entretien la ressemblance actuelle d'Alger avec une ville en ruine dont Carthago serait l'image antique, une ville saccagée par les Romains. Cette manière de convoquer la violence cyclique qui a marquée la région, régulièrement convoitée, prise et saccagée par ses différents envahisseurs[1] qui finissent presque par se confondre à travers les âges, donne une image volontairement confuse de la temporalité du récit suggérant surtout la permanence de la violence lorsque les hommes semblent incapables de retenir les leçons de l'histoire.

En fait, on remarque assez rapidement que l'époque du récit et le lieu mis en scène ont une dimension floue et complexe, l'hybridité déstructurant allégrement les catégories principales de la narration. Ainsi, la ville où évolue le héros avant son exil a perdu son ancien nom d'Alger et dès les premières pages du roman, passé et présent sont convoqués indistinctement, les épisodes les plus sombres de la colonisation ou la terreur sanglante de la décennie noire côtoient un présent apocalyptique et créent une atmosphère oppressante et confuse où la cité de Carthago apparaît comme un espace de perdition répétitive, telle une cité mythique éternellement condamnée à subir un destin funeste et inéluctable.

Cette ville menacée par la violence et l'obscurantisme pousse ses enfants à la quitter coûte que coûte. C'est ce que fera le personnage principal du roman, jeune « trabendiste » de son état qui part en quête d'aventures, de bonheur et de fortune comme il le raconte dans ses confidences au Dormant. Dans ce conte réactualisé, le héros, Sindbad, s'incarne en la personne d'un jeune

[1] « L'Algérie, pays de civilisations anciennes et de brassage de cultures, a connu le passage de plusieurs peuples caractérisés par des origines, des langues et des traditions différentes et diverses. L'Algérie se situe en effet sur la route des migrations et a subi de nombreuses invasions et occupations qui ont marqué de leurs empreintes, les lieux et les différents espaces géographiques » (MARGOUMA, 2004, pp. 229-234). Cité par MASMOUDI & LEGROS : « Le rôle des toponymes dans la compréhension d'un texte littéraire » in *Langues & Cultures* PP-59-70, Volume : 02 /Numéro : 02 P-ISSN : 2716-8093 E-ISSN : 2716-8212

« Harrag » puisqu'il brûlera, comme ses compagnons d'infortune, ses documents personnels pour embarquer dans un radeau de fortune fuyant le quotidien amer de sa ville martyrisée par une violence régulière qui semble impossible à conjurer. Il décrit ainsi son périple vers l'Europe :

> « Dans la chaloupe, nous étions entassées comme des animaux, sans vivres. Pour voyager, chaque passager déboursait l'équivalent d'une année de travail. […] d'étranges odyssées se tramaient ainsi sur la Méditerranée, notre mer blanche, qui se teintait du sang des futurs naufragés au large des côtes maltaises ou siciliennes. Carthago était prodigue en marins désespérés. » (Bachi, 2010, p. 57)

L'auteur se saisit donc du célèbre personnage légendaire pour le réinventer, le réécrire, en l'installant dans un quotidien plus récent où, paradoxalement, le voyage reste tout autant périlleux qu'il pouvait l'être autrefois mais pour des raisons totalement différentes, car c'est les frontières arbitraires imposées par l'homme moderne qui contraignent les aventuriers comme les réfugiés à prendre des risques inconsidérés dans leurs quêtes d'ailleurs. Ainsi, malgré tout le développement apporté par la modernité, la mer continue de recevoir son lot de sacrifiés et de morts gratuites.

La narration se consacrant au parcours de ce Sindbad moderne errant sur les rives de la Méditerranée en fait une figure éminemment actuelle de la littérature, celle de l'exilé sans papiers qui permet à travers son parcours de déconstruire et de fustiger les représentations identitaires stéréotypées héritières de l'idéologie coloniale.

Ainsi, après sa triste et dangereuse traversée, le héros se lance dans une découverte de l'Europe qui le conduit de l'Italie à la France où cet esthète, entre deux mésaventures et quelques amours, prend plaisir à visiter Florence, Rome et Paris et admirer les plus belles œuvres de Raphael, Van Gogh ou Monet. Car Sindbad n'est pas un aventurier comme les autres, en effet, Salim Bachi, à la manière de Kateb avant lui, projette quelques éléments autobiographiques sur le personnage qui semble souvent être une projection de l'auteur par son érudition, son talent d'écriture ou encore son âme d'esthète. Quoiqu'il en soit, le regard ébloui du voyageur conteur à la nostalgie toute romantique n'en reste pas moins lucide et acerbe et l'Europe d'aujourd'hui n'est, quant à elle, nullement idéalisée.

En effet, ce récit de voyage qui conte aussi la découverte de l'autre illustre dans le même mouvement les facettes d'une rencontre souvent malheureuse car le harrag, maghrébin ou africain, comme l'acolyte de Sindbad, le sénégalais Robinson (encore une référence littéraire) n'est jamais vraiment le bienvenu dans ces contrées.
La France particulièrement, qui peine à accepter sa dimension interculturelle, conséquence inéluctable ou héritage légitime, diront certains, de son histoire coloniale est bien épinglée à travers l'évocation de son président de l'époque, appelé Kaposi[2] dans le texte, ce dernier, est décrit comme :

> « Un ostrogoth, coupeur de bourses, micheton de la Phynance, coquin d'armement, (qui) s'était fait élire à la présidence de la France en mettant le feu aux banlieues, en jetant l'anathème sur les étrangers

[2] Allusion évidente au président de l'époque : Nicolas Sarkozy

> et les pauvres. Il s'apprêtait à redéfinir l'identité de ce pays tombé en désuétude qui se découvrait un destin texan et bushiste pendant que l'Amérique portait un Noir à sa présidence ». (Bachi, 2010, p. 263)

Ce passage au ton ubuesque[3] égrène les qualificatifs cinglants et ne manque pas de rappeler les affaires louches dans lesquelles trempe le président français fraîchement élu. La stratégie de communication qui fût la sienne lors de sa campagne présidentielle est évoquée pour illustrer l'inanité de son programme reposant principalement sur des discours cultivant la peur et la haine de l'Autre. Le narrateur, Sindbad, se fait ainsi porteur d'un regard citrique totalement lucide et désenchanté envers la France des années 2010, la dernière phrase souligne davantage l'ironie de la situation puisque le pays qui semblait être un exemple de tolérance et d'humanisme, régresse et bascule irrémédiablement dans l'intolérance et la xénophobie, alors que d'autres nations, réputées moins tolérantes, accueillent et valorisent même les minorités.
Un peu plus loin dans le roman, les idées répandues par le dirigeant français et ses conseillers qui instrumentalisent la perception de l'altérité à des fins politiciennes sont encore évoquées avec virulence par le personnage qui décrit le quotidien souvent xénophobe auquel il doit faire face dans une Europe de plus en plus hostile à la différence, il déclare :

> « Toute personne dont l'ancêtre avait posé le pied dans une mosquée était un fasciste en puissance, un nazillon tueur de bonnes femmes, un liberticide, (…) un génocideur. Ce n'était pas commode pour moi ni pour Robinson de se voir traiter de potentats en devenir : nous avions fui la tyrannie d'Ubu, le Grand Inquisiteur et le Mollah Capital. C'était triste d'être balancé dans le même sac en Seine, avec les agitateurs du voile, les dévorateurs du Coran, les septembristes d'Oussama… Mais c'était cela, l'Occident, une capacité infinie de faire des généralisations. » (Bachi, 2010, p. 211) .

L'extrait qui multiplie les références littéraires et les jeux de mots illustre encore fois la difficulté d'assumer son statut d'immigré lorsque l'on a certaines origines. Sindbad et Robinson ont précisément fuit leurs pays respectifs pour échapper à la tyrannie de pouvoirs oppressifs et aux idéologies quasi totalitaires qui les caractérisent. Le constat que dresse le narrateur est alors doublement amer puisque il reflète la déception de celui qui croyait que l'ailleurs lui serait plus favorable mais qui réalise que son exil pour fuir l'intolérance de certains de ses congénères n'a fait que l'exposer à une autre forme d'intolérance et de rejet. Le héros se retrouve ainsi dans un entre-deux inconfortable portant un regard critique à la fois sur son pays d'origine et sur celui dont il espérait un accueil plus propice, il incarne l'être hybride condamné à l'errance.

Comme nous l'avons observé précédemment, les passages que nous avons cités démontrent la prévalence en Occident d'une perception de l'autre réductrice et binaire qui semble prolonger la vieille idéologie colonialiste euro-centriste, car, en dépit d'une évolution croissante et d'un métissage plus ou moins affirmé, les perceptions identitaires restent souvent conditionnées par la pensée coloniale[4] et exacerbées par les médias et les hommes politiques qui véhiculent de plus en plus ouvertement un racisme totalement décomplexé.
Le roman semble alors se faire porteur d'un contre-discours qui tente de déconstruire cette vision binaire, il se situe ainsi dans la lignée de la pensée postcoloniale, celle-ci visant avant tout à mettre « *à bas un regard réducteur car euro-centriste et mono-culturaliste, les études postcoloniales*

[3] Le lecteur avisé ne manquera pas de relever les allusions à la célèbre pièce d'Alfred Jarry, *Ubu Roi*.
[4] L'évocation du fleuve parisien, la Seine, est manifestement l'occasion de rappeler le violent passé colonial et les événements du 17 octobre 1961.

luttent pour faire reconnaître la diversité éthique, politique et épistémique » (Ashcroft, Griffiths, & Tiffin, 1989) Le roman de Bachi nous parait à cet égard totalement représentatif d'une perception du monde qui tend à mettre en avant plus de diversité en valorisant toutes les formes d'hybridités, y compris identitaires et en s'opposant par la puissance du verbe aux représentations étriquées que colportent parfois les moyens de communications et les différents supports de la technologie moderne. Ceci nous amène à notre second point relatif à l'impact de cet essor technologique consubstantiel à la postmodernité sur la conscience humaine.

2. L'homme moderne, un sujet en crise ?

Nous évoquions plus haut le fait que l'affaiblissement de l'idée de la raison comme moteur du progrès était le prélude à une crise du sujet amplifiée par l'influence néfaste des instruments de la technologie moderne qui auraient une sorte de pouvoir anesthésiant sur l'esprit des individus, c'est ce que laisse entendre le philosophe italien Gianni Vattimo qui voit dans la croissance effrénée des technologies et des médias une explication de cette crise du sujet. Par commodité ou par paresse, le sujet se laisse constamment bombarder par des nouveautés, les images, les informations, l'une remplaçant l'autre sans cesse, il ne s'arrête pas pour discerner ce qui est important de ce qui est futile, pour réfléchir, pour savoir si toutes ces choses lui sont réellement nécessaires, s'il en tire profit ou si au contraire elles n'occupent pas inutilement son temps et son esprit. D'autre part, cette évolution technologique constante affecte également les relations entre les individus qui deviennent de plus en plus rapides et superficielles en raison de leur virtualité croissante à l'ère d'internet. De nos jours, la multiplication et le succès des applications de rencontres ne font qu'accentuer la vacuité d'interactions humaines réduites à leur plus simple expression.

Le roman à l'étude se fait largement l'écho de ces constatations que le narrateur semble partager pleinement. Sindbad souligne l'impact négatif des médias, notamment de la télévision et d'internet sur la conscience de ses contemporains. L'un des exemples les plus frappants est celui de la télévision italienne monopolisée par un homme d'Etat tout puissant surnommé le Golem[5] dans le récit et dont les accointances louches sont ouvertement évoquées par Sindbad, ce dernier considère le Golem comme le premier responsable du tournant affligeant pris par la télévision italienne moderne qu'il compare aux jeux du cirque d'antan :

> « Pour flatter les bas instincts de la populace, l'homme avait accommodé au goût moderne les jeux du cirque où étaient jetés en pâture non plus les chrétiens mais de pauvres bougres qui étalaient leur vie intime devant des millions de spectateurs. Entre les joutes sanglantes, se promenaient des demoiselles, blondes de préférence, à demi nues qui, d'une voix outrée et grinçante, commentaient les pitoyables confessions. On n'avait jamais vu une telle entreprise d'abêtissement. Regarder la télévision italienne revenait à abdiquer tout espoir comme Dante aux portes de son enfer » (Bachi, 2010, p. 81).

Sindbad, se désole de constater à quel point son époque semble être synonyme d'un appauvrissement programmé des esprits. Les émissions voyeuristes de téléréalité où s'exhibent la laideur et la bassesse humaine sont fermement décriées pour leur pouvoir abrutissant, excitant sans vergogne la curiosité malsaine d'un public hypnotisé par le spectacle d'une

[5] On reconnaît aisément l'ancien premier ministre italien controversé : Silvio Berlusconi.

vulgarité gratuite totalement banalisée. Ces images heurtent le narrateur au plus haut point car il y voit la manifestation concrète d'une sorte de régression profonde de la culture et de la pensée dans un pays qui fut naguère le berceau de la Renaissance.

Dans un autre extrait tout autant critique, Sindbad use d'une ironie cinglante pour évoquer un autre avatar de l'époque, sans doute l'un des plus envahissants et des plus puissants, il s'agit d'internet. Si ce formidable outil de savoir, de connexion et de partage a irrémédiablement changé le monde en améliorant de nombreux aspects du quotidien, le narrateur retient surtout les aspects négatifs de cette manifestation de la technologie :

> « La jeunesse préférait les nouvelles technologies au savoir antique. Qui le lui eût reproché ? Ne valait-il mieux pas mieux télécharger une musique idiote que de lire l'Odyssée ? Ou alors communiquer avec le monde entier sans jamais le connaître – c'était même préférable – plutôt que s'enfermer dans les pages d'un bouquin et faire preuve d'un égoïsme forcené. On voulait être connecté à tout prix, et avec tous. L'univers virtuel n'avait d'autres frontières que sa propre virtualité. Les plus belle prisons, les plus redoutables, étaient celles que l'ont se créait soi-même avec un ordinateur, une connexion Internet, et un oubli certain de la réalité. Une ignorance crasse du reste de la planète. On comptait des amis dans le monde entier mais on ne les rencontrait jamais » (Bachi, 2010, p. 143).

Ce passage souligne sans ambigüité l'influence néfaste des nouvelles technologies sur les relations humaines, internet y est représenté comme une sorte de monstre chronophage qui au lieu de renforcer les liens avec l'humanité ne fait que les distendre en définitive. Les rencontres virtuelles multipliables à l'infini banalisent les échanges humains qui s'appauvrissent inéluctablement, les individus paraissant aussi disponibles et interchangeables qu'un produit de consommation que l'on peut sélectionner ou non en un simple clique ou revers du doigt.
Le récit interroge également la manière dont ces habitudes modernes prennent le pas sur la pratique de la lecture et sur le statut même de la littérature qui semble aujourd'hui tombée en disgrâce. Le pouvoir (illusoire) de connectivité offert par les réseaux est opposé à celui de la littérature considérée comme une activité solitaire où l'individu serait « enfermé » et isolé, mais il s'agit ici précisément de démontrer, grâce à l'ironie du narrateur, que la véritable solitude est celle des jeunes générations de plus en plus obnubilées par les écrans, incapables de tisser de véritables liens humains, se targuant d'accumuler des centaines voire des milliers d'amis dans un monde chimérique qui ne valorise que la superficialité créant ainsi le véritable isolement et un appauvrissant certain des esprits.

Dans le même ordre d'idées, le narrateur évoque à nouveau l'appauvrissement des esprits de ses contemporains et concitoyens en citant un écrivain célèbre et populaire aussi bien dans son pays que dans le monde entier mais dont les écrits lui semblent néanmoins illustrer un criant manque de littérarité :

> « A Carthago nous sommes très fiers de compter dans nos rangs des lettrés tortionnaires. Il ne faut pas confondre la plume et les fers rougis, le feu sacré et la fée Electricité ; le bain de jouvence nécessaire à l'art et la baignoire de triste mémoire. Je ne me suis jamais emmêlé les pinceaux, moi. J'en connais des écrivains aboyeurs. On les aime, on leur baise le cul en Europe. Ce sont nos papes des lettres. Nos

> gendarmes de la prose. Nos cardinaux incinérateurs. Nos inquisiteurs. Ces emplumés sont célébrés dans le monde entier pour leurs exploits guerriers et leur néant littéraire. Quelque chose pue au royaume des lettres à Carthago[6] » (Bachi, 2010, p. 82).

La crise du sujet moderne semble gagner le monde des lettres ainsi que les arts en général, du moins c'est ce que pense le narrateur-personnage Sindbad dont on aura compris le profond attachement à la littérature. Ce dernier se lance ici dans une véritable diatribe enflammée au ton à la fois lyrique et tranchant pour dénoncer ce qu'il perçoit comme une énième preuve du délitement esthétique caractéristique des temps modernes. L'auteur décrié plus haut ne l'est que parce qu'il incarne pour lui une approche de l'écriture trop triviale et trop exhibitionniste, étalant la violence et l'horreur sans véritable médiation littéraire et n'attirant qu'un lectorat curieux et appâté par le sensationnel.

La parole véhémente du Sindbad moderne totalement désenchanté par son époque dans tous ses aspects apparaît au fil du récit comme une sorte de logorrhée cathartique, salvatrice et parfois même jubilatoire, ses attaques systématiques envers ce qui relève pour lui de la médiocrité ambiante ciblent même les touristes qui pullulent notamment dans les pays européens où il séjourne, particulièrement en France et en Italie. Ceux qu'il qualifie de « pèlerins du néant » symbolisent pour lui le tourisme de masse et un esprit de conformisme qu'il abhorre :

> « Les gens n'aiment pas les voyages, c'est connu. Ou alors ce sont des touristes. Rome en regorgeait. Il fallait les voir, Piazza di Spagna, s'agglutinant autour de la fontaine du Bernin, une barque, comme des mouches sur une bouse bien fraîche, ou sur une charogne, cette carne faisandée d'une vielle notion : l'art ». (Bachi, 2010, p. 97)

L'incapacité de la plupart des touristes à voyager réellement, en allant à la rencontre de l'autre et en sortant des sentiers battus est mise en exergue par les images dévalorisantes employées par le narrateur qui considère que ce type de tourisme à grande échelle ne constitue qu'une course où l'on se borne à suivre des étapes préétablies sans réellement goûter la beauté des lieux ni se mêler véritablement aux locaux. Dans le même esprit, le narrateur fustige encore le caractère quasi industriel de ce tourisme intensif et creux dont il dénonce de façon extrêmement perspicace et prémonitoire[7] les dangers possibles :

> Passent à la queue leu leu des touristes. Une partie des moutons s'intéresse à la chapelle, l'autre au cadran solaire censé indiquer l'heure. On se demande quand l'on interdira les voyages organisés par décret. Faut-il attendre une quelconque épidémie mondiale, un fléau viral qui contraindra les Etats à interdire les vols en avion, les déplacements depuis les antipodes, les charters teutons, les plages tunisiennes, le Vatican, la Mecque… ? » (Bachi, 2010, p. 198) .

Les propos rudes mais lucides de Sindbad donnent à sa narration les accents d'une chronique du désenchantement causé par la décrépitude moderne, comme une mise en garde véhémente contre un effondrement imminent. En effet, le narrateur semble peu à peu gagné par la noirceur

[6] On laissera ici le soin au lecteur de déchiffrer l'allusion assez évidente à l'un des auteurs algériens les plus célèbres de ces dernières décennies. Adulé par le grand public mais parfois boudé par la critique qui décrie son style, il demeure néanmoins l'un des plus grands vendeurs de romans du pays.

[7] La pandémie mondiale du Covid 19 donnera raison à l'auteur une décennie plus tard.

du Dormant, son seul auditeur, probablement représentatif du désintérêt grandissant de l'humanité pour les récits, désintérêt qui se trouve ainsi mis en abyme de façon vertigineuse.
A travers la perception pessimiste de Sindbad, l'homme moderne apparaît au fil des pages comme un individu faible et soumis à des puissances qu'il a créées mais qui le dépassent et annihilent en lui tout ce qui fait le génie humain.

En définitive, il nous semble que le roman, tout en assumant une véritable dimension postmoderne dans le sens où il dénonce les dérives d'une époque parfois submergée par ses propres « progrès », plaide avec acharnement pour un retour vers l'essentiel, à savoir, un retour vers les sources véritables de la civilisation que sont le voyage dans son sens le plus noble, l'art sous toutes ses formes et la littérature en particulier.

Conclusion

Au terme de notre analyse du roman, il nous semble avoir pu démontrer que la dimension postmoderne du récit s'illustre assez clairement à travers une vision critique qui déconstruit les idées de progrès et de modernité dont les pays occidentaux seraient supposément les exclusifs détenteurs.

En évoquant notamment l'intolérance et le rejet de l'autre observables dans les sociétés occidentales dont la perception idéalisée se voit remise en cause par le regard vite désenchanté de la figure de l'exilé, le roman permet de proposer un contre-récit qui déconstruit les représentations binaires et simplistes. En somme, l'esthétique de l'hybridité déployée dans le roman permet d'affirmer sa dimension postmoderne prolongée par son aspect postcolonial qui plaide pour une vision du monde plus diversifiée loin du regard euro-centriste qui prévaut notamment dans les médias.

Ces derniers, sont l'un des éléments les plus décriés dans le roman puisqu'ils sont, à côté d'internet, les avatars les plus puissants d'une modernité régressive qui colporte des images réductrices (notamment depuis le 11 septembre 2001) et favorisent une sorte d'abrutissement programmé des masses en les éloignant des véritables sources du savoir et de la civilisation que son les livres et la littérature en particulier. Or le roman, qui se plait à dévoiler les maux de notre siècle, semble dans le même mouvement proposer l'antidote à ce qu'il dénonce. En effet, l'hybridité du récit et son intertextualité foisonnante rendent hommage à l'art et à la littérature en réaffirmant son importance dans la découverte de soi et de l'autre et dans une meilleure compréhension du monde. Le voyage également, lorsqu'il est authentique, propice au dépaysement, à l'introspection et au rapprochement avec l'autre ne peut que faire grandir l'humanité.

En définitive, la dimension intertextuelle de l'œuvre en est peut-être la manifestation d'hybridité la plus heureuse, puisque le récit devient le véritable lieu du brassage, du métissage et de la rencontre. En effet l'appropriation de mythes et codes scripturaux relevant à la fois de la littérature occidentale et orientale font que le roman de Bachi manifeste une forme d'hybridité

épanouie qui investit le texte dans son essence et sa structure même créant ainsi un lieu où la rencontre harmonieuse avec l'autre est enfin possible.

Il nous semble à cet égard que nous n'avons pas épuisé les possibilités d'analyses offertes par le roman qui pourrait être davantage étudié sous l'angle des représentations identitaires et des questions de l'altérité et de l'interculturalité. De même, l'œuvre dont la construction est très complexe, autoriserait des analyses encore plus poussées pour étudier les différentes stratégies scripturales mises en œuvre.

Références bibliographiques

- ASHCROFT, Bill, GRIFFITHS, Gareth et Tiffin, Helen. 1989. *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. New York: Routledge.
- BACHI, Salim, 2010. *Amours et aventures de Sindbad le marin*, Paris, Gallimard.
- BALUTET, Nicolas, « Du postmodernisme au post-humanisme : présent et futur du concept d'hybridité » dans *Babel. Littératures plurielles 2016*, [En ligne] URL :<https://doi.org/10.4000/babel.4391 consulté le 10/07/2023
- Gontard, M. (2005, 03 16). *Le roman français postmoderne. Une écriture turbulente*. [en ligne] (archive ouverte) URL : [https://shs.hal.science/halshs Consulté le 7/8/2023
- LYOTARD, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Les Editions de Minuit.
- MARGOUMA, Mansour (2004). La toponymie algérienne : lecture préliminaire de la dénomination de l'espace. *Nouvelle revue d'onomastique*, 43(1), pp. 229-234. [En ligne] : https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_2004_num_43_1_1476

- MASMOUDI, Fatna et LEGROS, Denis, « Le rôle des toponymes dans la compréhension d'un texte littéraire » in *Langues & Cultures* PP-59-70, Volume : 02 /Numéro : 02 P-ISSN : 2716-8093 E-ISSN : 2716-8212 [En ligne] https://asjp.cerist.dz/en/article/159126 consulté le 03/03/2024

- VATTIMO, Gianni. 1987. *La fin de la modernité. Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*. Paris : Seuil.

Biographie de l'auteure :
MOULOUDJ Rim est maître de conférences à l'université d'Alger 2. Ses travaux se concentrent globalement sur les rapports entre la littérature et le réel dans les écrits francophones d'Afrique subsaharienne et du Maghreb. Actuellement, elle travaille au sein d'une équipe de recherche PRFU sur les écritures de l'Histoire et les représentations de l'altérité dans la littérature francophone contemporaine.